

LES CHIENS DE LA RUE DROITE

L'hiver avait été long et froid, au point que toute une semaine, la neige avait réussi à cacher le gris de la grande ville. Le ciel s'illuminait de la blancheur des rues. Il avait commencé à rêver de soleil.

Rêver et lire, lire et rêver, c'est à peu près tout ce qui lui restait. Cela lui suffisait. Il aimait les mots et se croyait assez habile à découvrir les mondes qui s'y dissimulaient.

Comme beaucoup de sa génération, trentenaire adolescent, il regrettait parfois que l'avenir eût déjà eu lieu. Il n'attendait rien. Cela n'empêcha pas la lettre d'aboutir dans la boîte de son immeuble au début du printemps. Quelqu'un, quelque part, avait branché un ordinateur et sorti son nom du fichier des innombrables. Quelqu'un, quelque part, conformément aux lois et règlements en vigueur, avait effacé son nom de la mémoire de la machine. On lui accordait quinze jours pour contester sa radiation de la liste des demandeurs d'emplois.

Radié. Il pensa rayon, saloperies en suspension dans l'air moderne des cités. Radié, radiation, irradié. Il ne lui vint pas à l'idée de mettre en doute la maladie. "Game over" disent les consoles des gamins dans leur langue sans appel. Le jeu est terminé. Les

gosses qui campaient dans le hall avait un joli mot cruel pour parler de ceux dont ils ne faisaient aucun cas. Ils disaient qu'untel était une tache. Il se prit à espérer un monde ignorant des gommages où la mémoire ne se calculerait pas en méga et giga octets.

Jeff, c'était son nom, chargea quelques vêtements dans le coffre de sa voiture, y ajouta sa guitare et une caisse de bouquins qui suffisaient à faire le tour du monde, et abandonna son dernier billet de deux cents francs à un pompiste de la Porte d'Orléans. Il n'avait plus rien à faire où il avait grandi. Il partit à la recherche du printemps qui s'attardait dans le midi.

Il roula toute la nuit en évitant les lumières trop crues des villes, traversa des bourgs endormis aux volets clos sur les nationales. Plein Sud. On the road, comme dans les pages vraies des livres de Kerouac. Les phares de sa vieille Ford faisaient deux taches parallèles que le capot poursuivait.

La petite lumière orange de la jauge d'essence commença à clignoter quand l'Est pâlit. La route filait en ligne droite entre deux murets de pierres grises. Derrière, c'était un puzzle de champs poivre et sel, des champs de terre rare semée de cailloux où veillaient, ici ou là, des caselles rondes et aveugles. C'était le causse concassé qu'on éventre au bulldozer, une solitude à taille humaine.

Il aima l'explosion des forsythias dans le jour qui venait. Il sut qu'il était presque arrivé.

Le moteur toussa et renacla avant de s'éteindre au bord du plateau. Une ville se cachait dans la vallée, un gros bourg de tuiles romaines et d'enchevêtrement de toits. La

voiture glissa en silence sur les premiers lacets, entre les pavillons neufs et les jardins potagers. A mesure qu'on descendait, la pierre se découvrait sous les crépis, et les maisons poussaient plus haut leurs murs vers le ciel et le coteau. La Ford longea les restes d'un rempart et s'immobilisa à deux pas de la rivière. L'eau coulait claire et rapide du matin vers le soir; la brume de la nuit s'effilochoit aux crêtes des collines. Jeff était arrivé quelque part, au centre de quelque chose, au carrefour de routes inconnues, tombé là, "fige illac", à Figeac.

Il s'extirpa de son siège et s'étira en baillant. L'air était immobile et frais comme un très ancien matin. La ville dormait encore. Comme il avait envie de causer et que personne ne se montrait, il sortit sa guitare et salua le soleil.

Le soir même du matin de l'arrivée de Jeff dans la ville, les deux chiens de pierre obscènes, assis sur leur derrière qui contemplent depuis des siècles nos vaines agitations, échangèrent un clin d'œil furtif en découvrant le jeune homme traînant une énorme valise de bouquins et une guitare le long de la rue Droite.

Jeff n'avait pas hésité longtemps. Entre ses livres vivants et sa voiture en panne, il avait préféré se séparer de la dernière, dont un garagiste lui avait royalement offert cinq billets de mille pour solde de tout compte. Son portefeuille à nouveau présentable, il avait facilement trouvé un studio à louer dans une maison aussi riche d'histoires que ses romans. Le propriétaire ne s'était inquiété ni de qui il était, ni de son occupation dans la ville. Il n'avait même pas exigé de feuilles de paye.

La ville semblait un labyrinthe ouvert à toutes les curiosités, chaque porte close une invitation. "Entrez donc, disaient les impasses, nous avons un secret à vous dire..."

Si nombre de passants lui avait adressé des bonjours sans manière, aucun n'était allé jusqu'à l'interroger sur les raisons de sa présence dans une cour d'immeuble privée, l'entrée médiévale d'une H.L.M., ou en arrêt, le nez en l'air, sous un soleil bancal. Chacun semblait admettre que le monde et les pierres fussent là pour être regardées. Certains même lui avaient spontanément ouvert leur porte, heureux de lui faire découvrir les secrets de leur demeure. Après quoi, sans qu'on lui ait posé la moindre question, il avait poursuivi son chemin.

Il avait apprécié cette discrétion amicale, d'autant qu'il aurait été bien en peine d'expliquer pourquoi il avait décidé de s'arrêter là où sa voiture l'avait abandonné. Il devait être fou, ou bien alors terriblement perdu, pour abandonner au hasard le droit de conduire sa vie. A moins que...

A moins que l'histoire, ou le destin, n'aient mené la danse en coulisse...

C'est l'hypothèse que les deux chiens de la rue Droite entreprirent de discuter dès que, à la nuit venue, les volets furent fermés aux étages des maisons. C'était à l'heure où tous les chiens divaguent, qu'ils soient de pierre ou bien de poils.

— Je dis que c'est lui, aboyait le premier. Ce ne peut être que lui. Je l'ai lu sur sa valise, il s'appelle Jean-François !

— Milla diou, mon compère, glapissait l'autre, tu ramollis du grès et seras bientôt bon à mouler dans un musée ! Voilà plus de deux cents ans que le père Champollion est

arrivé ici de Grenoble avec sa carriole de vieux papiers. Je connais la pierre qui le garde au cimetière. Comment veux-tu que le petit revienne aujourd'hui ?

— Comment, je n'en sais rien, reprenait le premier. Je ne suis qu'un chien. Je ne sais pas tout des hommes, mais je te jure que c'est le même ! C'est un savant, comme lui. Un fou, capable de vendre un cheval pour acheter un livre. Depuis toujours, ce sont les mêmes qui arpentent la rue Droite. Dévots, marchands, gens d'armes, mendiants ou saltimbanques, ils ont beau se déguiser, ils ont beau maquiller le temps, rien n'y fait. Les hommes ne changent pas. Le seigneur au château et les cagots sur la place. C'est lui ! Je l'ai reconnu à son œil. Tu n'as pas remarqué comme il nous a regardé ? C'est un qui lit dans les pierres. En voilà un qui serait capable de nous entendre. Peut-être même de nous comprendre.

— Mon pauvre cabot, s'esclaffa l'autre en poussant de plus belle son ironique crotte de pierre, la mousse te monte au ciboulot ! S'il est vrai que les humains se ressemblent tant de siècle en siècle que j'en pète de rire chaque fois que j'en vois un qui prétend faire son original, celui-là est de la race des cagots. Un beatnik, un baba cool, èrémiste ou S.D.F, comme ils disent aujourd'hui. Je pourrais lui aboyer aux esgourdes que je ne les lui déboucherais pas plus que celles des autres.

— C'est à voir, fit le chien qui croyait aux revenants.

— Tout vu, coupa son compagnon.

Et comme il faut bien aussi que parfois les pierres sommeillent, leur conversation s'éteignit sur ce pari dans la nuit froide du printemps.

C'est ainsi que le bruit courut de pierre en pierre, de gargouille en licorne, de rond de bosse en bas relief par tout un réseau de fissures, de colombages, de poutres, d'ogives et de chapiteaux plus complexe que les connexions des satellites, qu'un homme qui lisait dans les pierres était de retour dans la ville et que son nom était Jean-François.

Les pierres médiévales et crédules criaient déjà au miracle, tandis que les figures pieuses des églises en appelaient au bûcher, soupçonnant quelque sorcellerie. Les fenêtres Renaissance fronçaient leurs arcs dubitatifs. Les façades du dix-huitième parlaient de réunir une commission de philosophes pour faire jaillir la lumière. L'obélisque de la Place de la Raison hésitait, immobile et radicale, dans un silence du juste milieu sous l'œil féroce des soldats de bronze de soixante-dix qui se fichaient de l'affaire comme de l'an quarante. Les noms inscrits naguère sur le socle du monument avaient été si lavés par la pluie qu'aucun Champollion ne les ressusciterait jamais.

Bien sûr, Jeff ne se douta pas un seul instant de l'attention dont il était l'objet. Il croyait regarder la ville quand toute la ville l'observait. Il ne pouvait faire un pas sans être suivi par l'œil d'une gargouille, la curiosité minérale des rues et des ruelles, espionné par l'histoire. S'il sentait parfois le poids des siècles dans l'ombre des maisons, il s'en trouvait heureux, lui qu'un simple clic avait effacé d'un disque dur. Il se sentait de nouveau vivant au bord de la rivière qui coulait chaque jour du matin vers le soir depuis le temps des glaives et des tuniques.

Il s'était lié d'amitié à un petit groupe d'adolescents qui se retrouvait certains soirs sur la Place des Écritures, en bas de chez lui. Là, sur la grande pierre noire gravée de signes étranges, on fumait des cigarettes en causant. La proximité des hiéroglyphes donnait à leurs rires qui montaient vers les étages comme du fond d'un puits quelque chose de vivant qu'il n'avait jamais ressenti.

Il y avait là des enfants du pays, de Limargue, du Ségala ou du cause, d'autres qui venaient de plus loin, des cités de Toulouse si semblable à la sienne. Sur la pierre plus qu'antique, les gamins s'inventaient sans complexe des racines nouvelles. La pierre de Rosette était une scène lisse et luisante, une piste d'envol pour demain où ils dansaient.

Certains soirs, les gamins de la cité du coteau, A.C.M., Arabes de la Cité Montviguier, rapaient en franglais sur trois mille ans d'histoire. La jeunesse, mon bon monsieur, ne respecte rien...

Memphis Unity Love in fun

Le Hip Hop n'a jamais eu besoin

De gun de gang du buzz.

On a grandi ensemble

On a construit ensemble.

Je me remets dans les discussions qu'on avait ensemble.

Et nos rêves

Tu te souviens de nos rêves

Quand on était dans les hangars

Quand on sentait monter la fièvre.

Putain, c'est loin tout ça.

C'est loin.

J'ai passé mon adolescence à défoncer les trains.

Je ne regrette rien.

On a tellement tutoyé le bonheur

Qu'on pourrait mourir demain.

Sans regret sans remords.

Notre seule erreur était de rêver un peu trop fort

En oubliant le rôle important que pourrait jouer le temps

Pourtant...

On venait tous du même quartier

On avait tous la même culture de cité.

Ouais, c'était vraiment l'idéal.

Tout n'est pas si facile

Tout ne tient qu'à un fil...

Ils mélangeaient tout. Memphis, Tennessee, et Memphis Delta du Nil, Akenathon de la planète Mars-seille et Toutenkhamon, le pharaon. Ils parlaient du Cingle ou du Single indifféremment. Ils avaient quinze ans sur une autre planète et cultivaient déjà la nostalgie. Jeff rigolait. A tout prendre, leurs textes valaient bien la laborieuse comptabilité des scribes de Ptolémée, aussi gaie qu'une note d'énarque sur les exonérations fiscales consenties aux investisseurs dans les D.O.M. - T.O.M.

L'égyptien, le copte, le grec... Rabelais, Victor Hugo et les rapeurs de Montviguier, toutes les langues sont vivantes à l'heure où les vivants les parlent. Rue Émile Zola, Carriera Drecha, rue Droite, la ville était accueillante aux ratures et chacun choisissait de la nommer avec les mots de son monde. Jeff avait enfin trouvé la ville qui ne connaissait pas les gommages et qui aimait les taches. Il oublia qu'il était de passage. Six mois plus tard, il était encore là, figé là, à Figeac.

Il avait trouvé un emploi à la scierie, comme autrefois les cagots à qui l'on réservait le travail du bois. Il jouait au rugby avec des gars de chez Ratier qui fabriquaient des hélices impeccables comme le vol vertical des oiseaux au-dessus de la tête de Pépin le Bref. Il aimait les châtaignes, la fougasse et les vins rudes. Il était là de toute éternité, au milieu du temps qui tournait en boucle comme les saisons. Le lycéen d'aujourd'hui serait peut-être le prof de demain, sur les mêmes estrades du même lycée. Les vieux du samedi vieillissaient en se tassant comme des pierres dures, la tête dans les épaules, bientôt taillés d'équerre pour la construction de nouveaux murs.

A l'entrée de l'été, la ville ouvrit ses portes aux barbares joyeux du Nord, aux Goths sous les toiles du Surgié, aux parias des hôpitaux qui venaient dire leur vie au-delà des différences. Et Figeac accueillante recevait les touristes et les handicapés comme la marque de son histoire toujours recommencée.

A la fête foraine, où il pleut chaque année depuis qu'un imprudent a refusé un verre d'eau à une sorcière, il rencontra une fille aux yeux gris de cause. Il lui plut. Il était à présent chez lui, comme tous ceux d'ailleurs qui avaient su prendre le temps de

regarder où ils étaient arrivés. Il était chez lui comme une pierre nouvelle dans un mur ancien. Il aurait pu rester toujours sans les chiens obscènes assis sur leur derrière et qui font le moue depuis des siècles au passage des humains de chair.

C'était un soir de septembre. Il rentrait d'une fête chez des amis. Il entendit son nom alors qu'il passait devant le numéro dix-huit de la rue Droite. Jaff ! Un jappement sec, un coup de fouet. Il leva les yeux. Ils étaient là, côte à côte, occupés comme à chaque seconde de l'éternité à pousser leur interminable crotte de grès. La lune les éclairait d'un rayon rasant, transformant leur moue de gueule en une grimace triste.

— Bonsoir, fit Jeff à l'adresse des chiens.

Il pensa que ce n'était pas une vie de poser toute sa vie la même crotte au même endroit. Il frissonna à l'idée qu'un jour il deviendrait lui-même une pierre dans le paysage.

Le soir même, il quitta la ville par le train de 23 heures 58 sans prévenir ses amis. Il quitta la ville comme on quitte une maîtresse, avant le matin pour en conserver plus longtemps les rêves. Il avait plongé ses racines assez profond pour ne plus craindre de voler. Plus jamais quelqu'un quelque part ne pourrait l'effacer d'un clic de clavier. Il n'était pas de ceux qui meurent où ils s'attachent. Il savait qu'un jour il reviendrait.

— Alors, fit le chien perspicace à son compagnon dubitatif. Qu'est-ce que je t'avais dit... Il nous a parlé.

— Mouais... concéda l'autre comme à regret. Disons plutôt qu'il a su nous écouter.

— Il reviendra, conclut le premier. Il fera le tour du monde, et il reviendra.

Et ils se turent tous les deux. Ils avaient tout le temps pour le silence.

©Dominique Lemaire 1996.